

Reinhard Hauff Terroristes vs terrorisme d'État

Claude Racine

Numéro 31-32, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Racine, C. (1987). Reinhard Hauff : terroristes vs terrorisme d'État. *24 images*, (31-32), 45-47.

REINHARD HAUFF

Terroristes vs terrorisme d'État

Claude Racine

Le film Stammheim suscita tout un remous dans la société allemande, lorsqu'il fut présenté au Festival de Berlin, l'hiver dernier. Le film, d'ailleurs, s'y mérita «L'OURS D'OR» de la compétition officielle. Reinhard Hauff était de passage au dernier Festival des Films du Monde pour y présenter son film; il nous a accordé cette entrevue.

— Reinhard Hauff, comment vous est venue l'idée de faire un film sur le groupe Baader-Meinhof, plus précisément sur l'internement de ses membres et leur procès?

— Un de mes amis journaliste à la télévision, s'intéressait depuis des années à l'histoire du groupe Baader-Meinhof. Il a décidé d'écrire un livre à ce sujet et a réussi à obtenir les minutes du procès. Après en avoir pris connaissance, il insista pour que j'y jette un coup d'œil. Dès que je commençai à parcourir les documents, je fus frappé par les dialogues. C'était complètement fou comme situation. Ça faisait penser au théâtre de l'absurde. C'est alors que je décidai d'en faire un film. De ces 192 jours de transcription du procès, il nous a fallu une somme de travail considérable pour sélectionner les temps dramatiquement «forts». Nous avons essayé de garder ce qui nous paraissait le plus intéressant et le plus important, c'est-à-dire les moments de confrontation entre les deux parties. Nous avons écrit trois versions avant d'en arriver au scénario final. L'aide de mon ami Stefan Aust a été très précieuse, car il est sans doute, en Allemagne, la personne la mieux informée à ce sujet. Il a d'ailleurs réalisé de nombreux documentaires sur le groupe Baader-Meinhof pour la télévision. Ce sujet m'intéressait depuis des années: en Allemagne, c'est une sorte de tabou, aussi bien à la télévision que dans la presse. Mais la recrudescence des actes de terrorisme en fait un sujet d'une grande actualité; d'ailleurs le livre de Stefan Aust a obtenu un grand succès.

— D'après la réaction suscitée par votre film au Festival de Berlin et, par la suite, ailleurs en Allemagne, pensez-vous que le public soit véritablement prêt à réfléchir sur ce qui s'est passé?

— Oui, parce que je crois qu'il est ridicule de vouloir cacher une partie du passé et de l'histoire politique d'un pays. C'était la même chose quand, à quinze ans, j'ai vraiment commencé à poser des questions sur l'histoire de mon pays, sur la période nazie. Je n'ai jamais été satisfait des réponses que me donnaient mes professeurs à l'école. Il en est de même aujourd'hui avec la nouvelle génération. Elle veut savoir ce qui s'est réellement passé au temps de la bande à Baader. Beaucoup d'élèves ont vu ce film avec leurs professeurs, des anciens de 68. *Stammheim* a donné lieu à de nombreux débats à la radio et à la télévision. Des jeunes m'ont dit: «À en croire nos parents, ces gens-là n'étaient que des criminels. Mais, après avoir vu le film, on se rend compte qu'il y avait autre chose. Les membres du groupe ont soulevé des questions politiques qui restent encore sans réponse aujourd'hui.» C'est justement là une des raisons qui m'ont poussé à faire ce film.

— Certains moments du film pourraient nous donner l'impression que vous prenez parti pour les terroristes, alors qu'à d'autres moments, ils sont présentés sous un jour assez négatif. Cette ambigüité était-elle préméditée?

— Bien sûr. Ça reflète d'ailleurs ma position. Je suis sensible aux questions que soulève le groupe, mais je suis contre l'utilisation qu'ils font de la violence. Je comprends la nécessité de s'opposer à l'État, mais je ne crois pas qu'il faille pour autant tuer des êtres humains, des innocents. Là, on fait fausse route. L'histoire nous enseigne que les actes de cette nature sont néfastes à l'ensemble de la société et, d'une certaine façon, portent atteinte à notre liberté.

— La réalisation de ce film vous a-t-elle amené à réviser votre opinion sur le groupe Baader-Meinhof?

— Non, pas vraiment.

— Les dialogues du film sont-ils tous tirés de la transcription originale du procès?

— Oui, tous sans exception. Nous avons dû parfois les condenser, mais c'est tout. Ils sont fidèles aux transcriptions. Quant aux scènes dans les cellules, elles ont été reconstituées à partir de lettres, notamment le dialogue entre Baader et Meinhof. Tout est authentique. Personne ne m'aurait cru si j'avais voulu faire un film de fiction. On m'aurait dit: «Tout cela est invraisemblable, tu vas trop au cinéma.» C'est parce qu'on s'attendait à ce genre de réactions qu'on a opté pour l'authenticité. Ce qui est dramatique, c'est que ce sont les paroles d'individus condamnés à la prison, qui savaient d'une certaine façon qu'ils allaient être tués. Le simple fait d'être condamnés à la réclusion à perpétuité, sans le moindre espoir de remise de peine. Ils n'avaient rien à perdre.

— Il y avait toujours beaucoup de violence dans l'air. La tension était très forte. On la sentait dans chacun des mots.

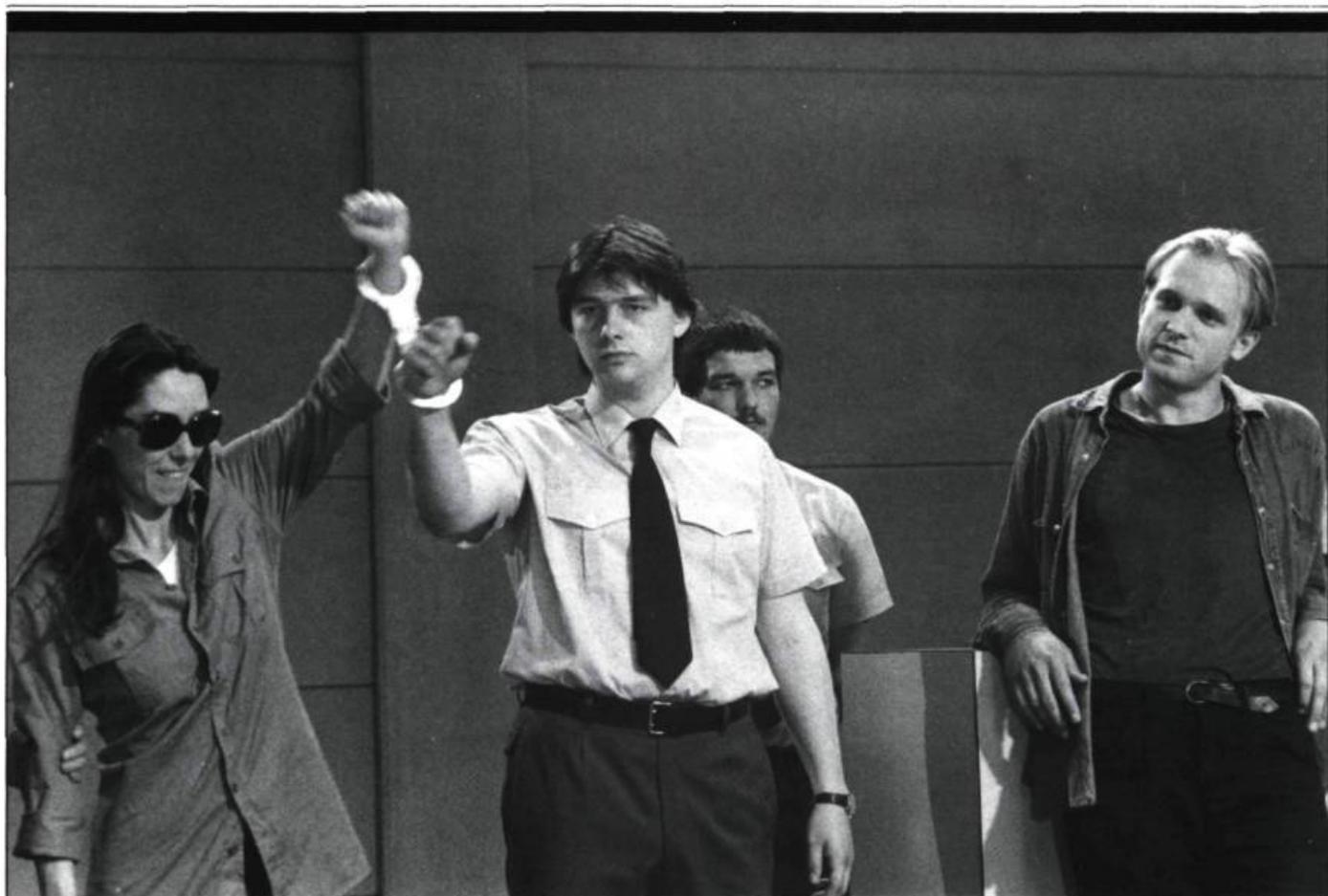
— Oui. Et, d'ailleurs, si le film est un jour doublé en français, cette tension ressortira davantage. Vous comprendrez mieux les sous-entendus, l'ironie et l'intelligence des dialogues. Il sera plus facile d'apprécier les arguments, la dialectique des deux parties.

— Comment les groupes d'extrême-gauche proches de la bande à Baader ont-ils réagi à votre film?

— Les purs et durs détestent le film parce qu'ils ont l'impression qu'on leur a volé leur histoire et que l'on a détruit le mythe qui entourait le groupe Baader-Meinhof, dans la mesure où on a dévoilé certains des différends qui les opposaient. Cette réaction me paraît vraiment ridicule: ces dissensions sont, en effet, bien compréhensibles quand on pense que ces gens vivaient des situations extrêmes, complètement coupés de la réalité. Ce sont des êtres humains. Il est stupide de vouloir réduire le groupe à une faction politique. C'est inhumain, c'est une vision stalinienne... Je ne suis pas d'accord du tout. C'est à mon avis tout aussi absurde de séparer l'aspect humain de l'aspect politique.

— Comment le pouvoir judiciaire a-t-il réagi au film?

— Il n'y a eu aucune réaction officielle. Ils ont peut-être pensé que la meilleure chose à faire était de se taire.



Stammheim



— *Mais n'y a-t-il pas eu de débat politique?*

— Bien sûr, il y a eu un grand débat entre avocats et juges. Des avocats m'ont avoué qu'ils se demandaient comment de telles choses avaient pu se passer dans un tribunal allemand. Et pourtant, les mêmes choses se reproduisent aujourd'hui. Il semble, malgré tout, que mon film ait eu un certain impact. De nombreux juges et avocats l'ont vu. Mais cela n'a pas empêché que des erreurs soient encore commises lors des derniers procès.

— *Plus de 10 années se sont écoulées depuis le procès. Ne pensez-vous pas que les gens ne veulent plus en parler? même chez les politiciens de gauche et de centre gauche?*

— C'est vrai. C'est un sujet tabou à la télévision comme dans les journaux. Ils préfèrent oublier. C'est pourquoi la sortie de mon film ne les réjouit guère. Les sociaux-démocrates m'ont bien invité à des débats, mais vous savez les contrôles et les pressions de l'État se sont accrues depuis cette époque. C'est une conséquence directe de ce qui s'est passé. Au fond, cependant, la situation n'a pas changé. La société est toujours polarisée et il y a davantage d'attentats à la bombe de nos jours qu'il n'y en avait alors. Ce que le film démontre, c'est que les problèmes politiques ne peuvent pas être résolus par le pouvoir judiciaire. Car c'est véritablement un problème politique: comment traiter avec les opposants au régime, les minorités.

— *Quelle a été la réaction des producteurs lorsque vous leur avez proposé le scénario?*

— Il n'a pas été facile de trouver des fonds. En général, les films sont réalisés en coproduction avec la télévision, mais à cause du sujet, elle nous a refusé toute participation. J'ai dû chercher d'autres moyens de financement. Finalement, le film a été coproduit avec le théâtre Thalia de Hambourg.

— *Quel a été votre cheminement au moment de mettre en place la structure du film?*

— C'est un film très spécial. Il est impossible d'en faire deux de suite de ce genre. Je me suis d'ailleurs longtemps demandé quelle forme lui donner. Mais la réalité recelait en elle-même une telle intensité dramatique, qu'il était inutile de chercher à la dramatiser davantage par les procédés cinématographiques habituels comme les éclairages spéciaux, l'accumulation des effets psychologiques par le jeu de la caméra. De toute évidence, les dialogues m'apparaissaient comme l'élément le plus important. Je devrais plutôt dire les monologues, car, en fait, il n'y a pas de dialogues. J'ai tenu à conserver une certaine distance pour donner au spectateur la possibilité de s'impliquer sans être trop manipulé. Mais de toute façon, on est toujours manipulé.

— *Considérez-vous **Stammheim** comme étant un documentaire?*

— Non, ce n'est pas un documentaire. Le tout repose sur des faits authentiques, mais il est joué par des acteurs qui sont dirigés; j'ai choisi moi-même le rythme du film, les éclairages, etc. C'est quelque part entre les deux, je ne sais pas. Pour moi, c'est un film... la vie est parfois plus étrange que la fiction.

— *La fiction reste la fiction...*

— Oui, mais d'une certaine manière, je vois ce film comme une fiction. Si je ne vous avais pas dit que tout était tiré de textes authentiques, qu'en auriez-vous pensé? J'ai dû parfois prouver que c'était authentique. On me disait que c'était le fruit de mon imagination. Comme je vous l'ai déjà dit, la réalité peut parfois être plus fictionnelle que la fiction elle-même.

— *Après les grands moments des années 70, que pourrait-on dire de l'état du cinéma allemand, aujourd'hui?*

— On a toujours tendance à se tourner vers le passé, à être un peu trop nostalgique. Fassbinder a dû attendre 5 ans avant

d'être reconnu, et maintenant, il est considéré par tous comme un génie, y compris par ceux qui l'ont critiqué pendant des années. Le cinéma allemand est un cinéma en mouvement. Contrairement à ce qui se passe dans de nombreux pays, il ne se satisfait pas de ses acquis, ne s'endort pas sous ses lauriers. Vous pouvez constater que même après un grand succès, la plupart des réalisateurs allemands sont retournés aux sources, ont fait des films à petits budgets ou encore des documentaires. Ils ont gardé leur distance par rapport à l'industrie. Très peu se sont laissés acheter par les producteurs. Ceci s'explique peut-être par le fait que nous n'avons pas vraiment d'industrie cinématographique. Nous produisons peut-être trois grands films commerciaux par an, les autres étant des films à petits budgets.

— *Comment traitez-vous avec les producteurs?*

— La plupart du temps, nous produisons nous-mêmes nos films. Nous avons constitué de petits groupes de production où tout se fait en collaboration, depuis la scénarisation jusqu'au montage.

— *L'obligatoire participation de la télé au financement des projets ne risque-t-elle pas de standardiser le cinéma?*

— Je crois que le véritable problème réside dans l'expansionnisme culturel anglo-américain, dans l'uniformisation des modèles. Les Américains représentent entre 60 et 70% du marché. Quant à nous, réalisateurs allemands, notre part se situe entre 10 et 20%. Lorsque nous atteignons 20%, nous sommes très heureux. En fait, ce pourcentage varie selon les années. Il peut être inférieur à 15%; cette année nous atteindrons autour de 20%. Mais quand je dis 20%, cela signifie qu'il faut avoir réalisé deux films à grand succès. Mais de façon générale, le nouveau cinéma allemand survit difficilement. Même la télévision consacre de plus en plus de fonds à l'achat et à la production de séries à l'américaine.

— *Après **Stammheim**, quel sera le sujet de votre prochain film?*

— J'ai deux projets. Le premier mettrait encore en lumière deux figures des années 68: deux idéalistes, deux chefs politiques controversés et de tendances opposées, l'un de gauche et l'autre de droite. Le deuxième projet est l'histoire d'un homme dans la soixantaine qui essaie d'oublier son passé. À la mort de ses parents tués par les nazis, il est confié à une famille farouchement hitlérienne. Après la guerre, il émigre, mais ayant été élevé par des parents adoptifs nazis, il gardera ses anciennes habitudes dans son nouveau pays. Lorsqu'il atteint la cinquantaine, les souvenirs de son enfance afflueront. De nos jours encore, des enfants sont enlevés à leurs parents. C'est une histoire très actuelle, sur un arrière-plan de l'Allemagne d'hier.

— *Comment réagissent vos compatriotes face à ce genre de sujets: les années 30 et 40. Sont-ils prêts à y réfléchir?*

— Même s'ils ne sont pas prêts à le faire, il faut capter leur attention en faisant naître l'émotion. C'est par le biais de l'émotion qu'on peut les faire réfléchir. Si on ne réussit pas à créer cette émotion, alors autant écrire des articles, des analyses historiques. Mais si on veut les amener à réfléchir par le cinéma, il faut utiliser tous les moyens dont nous disposons pour les toucher. Je pense que de nombreuses possibilités nous sont offertes pour le faire, dans un but qui en vaut la peine: provoquer la réflexion. Ceci est d'autant plus important qu'aujourd'hui les politiques deviennent de plus en plus simplistes. Le monde est divisé en deux groupes: les bons cow-boys d'un côté, et les méchants de l'autre. C'est la seule théorie qui subsiste. C'est pourquoi il faut donner aux gens matière à réflexion pour les aider à penser l'avenir. Si les films et les artistes n'ont rien à voir avec ce type de conscientisation, cela ne vaut pas la peine: faire des films uniquement pour divertir ne m'intéresse pas.